

Tou BeAv, une grande fête comme Yom Kippour

2010-07-28

Tou Be-Av et Yom Kippour : deux jours « plus grands » que les autres

La *Mishnah* à la fin de *Ta'anith* affirme une chose très surprenante : il n'y avait pas dans *Yisraël* de jours aussi grands que le 15 av et *Yom Kippour*. La surprise est double. D'une part, *Yom Kippour* est bien un *Yom Tov*, mais un *Yom Tov* sans repas, marqué par les *'inouyim* ; d'autre part, *Tou be-Av* n'a pas du tout, d'ordinaire, le statut d'une fête majeure. Pourtant la *Mishnah* les place ensemble au sommet.

La scène décrite pour *Tou be-Av* est elle aussi singulière. Les jeunes filles de *Yeroushalayim* sortaient dans les vignes, vêtues de blanc, avec des vêtements empruntés, afin de ne pas faire honte à celles qui n'avaient pas de beaux habits. Même les vêtements nécessitaient *tevilah* : « *Kol kelim te'ounim tevilah* ». Tout est organisé pour supprimer les différences visibles, les hiérarchies sociales, les écarts de richesse, et même ce qui pourrait créer une gêne du point de vue de la *taharah*. Il ne s'agit pas d'une mise en scène mondaine, mais d'un espace où aucune jeune fille ne soit désavantagée.

Elles dansaient en rond dans les vignes et s'adressaient aux jeunes gens : « Jeune homme, lève les yeux et regarde. Choisis ce que tu veux. » Mais la parole essentielle vient aussitôt corriger le regard : il ne faut pas choisir selon la seule beauté. Il faut regarder la famille, l'origine, ce qu'est réellement la jeune fille. La *Mishnah* cite alors : « *sheqer ha-hen ve-hevel ha-yofi* », la grâce est mensonge et la beauté est vanité ; « *Ishah yirat HaShem hi tithallal* », la femme digne de louange est celle qui craint HaShem. La louange véritable porte sur le *pri* de ses mains, sur ses actes, non sur l'apparence.

Cette scène de *shidoukhim* a plusieurs traits frappants. Ce sont les filles qui interpellent les garçons, et même qui leur donnent un *moussar* sur la manière de choisir. Surtout, la danse n'est pas une simple expression du corps. C'est une ronde, donc une forme où personne ne se détache seule, et où toutes sont intégrées dans une chaîne commune. Et cette danse est accompagnée de parole. Dans la *Mishnah*, danser n'est pas se mouvoir en silence : danser va avec dire, chanter, adresser un message. Comme à *Sim'hat Beit Ha-Shoevah*, où l'on s'interrogeait aussi sur ce que disaient ceux qui dansaient, le geste corporel n'est qu'un élément d'un tout plus large.

Le passage se prolonge avec « *Tze'ena ou-re'ena benoth Tzion* », « Sortez et voyez, filles de Tzion », « *ba-Mélekh Shlomoh* », « regardez le roi Shlomoh », « *ba-'atarah she-'itra lo imo* », « la couronne que sa mère lui a tressée », « le jour de son mariage » et « le jour de la joie de son cœur ». La *Mishnah* identifie le jour du mariage avec le *Mattan Torah*, et le jour de la joie du cœur avec le *Binyan Beit HaMiqdash*. Dès lors, la scène des vignes n'est pas seulement sociale ou matrimoniale ; elle est reliée à l'alliance entre le *clal Israël* et *HaQadosh Baroukh Hou*.

Cette lecture introduit une ambiguïté profonde. Le « roi Shlomoh » n'est pas simplement Shlomoh en tant que roi historique : c'est le roi du *shalom*, le roi profond. Et la mère qui

lui tresse une couronne est le *clal Israël*. Or ce même *clal Israël* est aussi l'épouse, puisque le *Mattan Torah* est présenté comme des noces. On retrouve ainsi la tension de *Shir HaShirim* : *HaQadosh Baroukh Hou* appelle *Knesset Yisra'el* à la fois épouse et mère. Le texte de la *Mishnah* ouvre donc sur quelque chose de bien plus vaste que des rencontres entre jeunes gens : il met en scène une forme de relation entre *Yisra'el*, la Torah, le *Miqdash* et la présence divine.

Les six raisons de Tou Be-Av : des ouvertures, des retours, des possibilités nouvelles

La *Gemara* commente cette *Mishnah* et dit en substance : pour *Yom Kippour*, on comprend. Il y a la *seli'hah*, la *me'hilah*, et le don des secondes *Lou'hoth*, que la *Gemara* appelle ici les *a'haronoth*, les dernières. Après la faute du Veau, Moshé a brisé les premières tables, a intercédé, puis le peuple a reçu de nouvelles *Lou'hoth*. Il y a donc pardon et re-don de la Torah.

Mais pour *Tou be-Av*, qu'y a-t-il de si exceptionnel ? La *Gemara* donne six raisons.

La première concerne les filles de Tselof'had. Leur revendication avait introduit dans la Torah le droit des filles à hériter lorsqu'il n'y a pas de fils. Mais cela avait aussitôt posé une difficulté : si une héritière se marie hors de sa tribu, une part du territoire tribal risque de passer à une autre tribu. Une première réponse avait été de limiter leur mariage à l'intérieur de leur tribu. Puis est venue une ouverture : cette restriction n'était pas une règle générale pour toujours. *Tou be-Av* marque le moment où l'on a permis aux tribus de se mêler, où l'on n'a plus exigé cette endogamie. C'est une première extension des possibilités de mariage.

La deuxième raison est proche. Après le scandale de Binyamin, les autres tribus avaient juré de ne pas donner leurs filles en mariage aux hommes de cette tribu. Là aussi, il y avait fermeture et endogamie forcée. *Tou be-Av* est le jour où cette fermeture a été levée et où les hommes de Binyamin ont de nouveau pu épouser les filles des autres tribus. Là encore, une possibilité s'ouvre.

La troisième raison est la fin du décret pesant sur la génération du désert après l'épisode des explorateurs. Cette génération, sortie d'Égypte, passée par la mer et par le *Mattan Torah*, avait été condamnée à mourir dans le désert. Chaque année, au 9 av, on creusait les tombes ; une partie de cette génération mourait, jusqu'à extinction complète du décret. Le constat que ce décret était arrivé à son terme s'est fait à *Tou be-Av*.

À cela s'ajoute une autre donnée : durant ces années, la prophétie de Moshé n'avait plus le caractère unique qui la distingue de toute autre prophétie. Il y avait bien prophétie, mais non plus *panim el panim*, en pleine veille. Moshé fonctionnait alors comme les autres prophètes, dans le rêve ou la syncope. Quand le décret a pris fin, cette modalité singulière de la prophétie est revenue. *Tou be-Av* est donc aussi un jour de retour à un niveau plus élevé.

La quatrième raison touche au schisme du royaume. Après la mort de Shlomoh, Re'hav'am refusa d'alléger les impôts. Le royaume fut alors déchiré : Yehoudah et Binyamin d'un côté, et le royaume du Nord de l'autre, sous la royauté de Yerov'am. Celui-ci se trouva dans une difficulté politique majeure : ses sujets devaient monter à

Yeroushalayim pour *Aliyah la-Regel*, or cela risquait de les ramener vers l'autre royauté. Pour empêcher ces montées, il installa des veaux et organisa une forme de substitut cultuel, puis fit barrer l'accès à Yeroushalayim.

La figure de Yerov'am est présentée de manière complexe. Il n'apparaît pas simplement comme un idolâtre immédiat. Il avait été jugé digne de recevoir la majeure partie du royaume de David, ce qui suppose une très grande *tzidqouth*. Sa chute s'explique par son incapacité à supporter, politiquement et intérieurement, que son peuple aille vers un autre roi. On lui avait proposé une place immense — « moi, David et toi » dans le *Gan 'Eden* — mais il n'a pas pu accepter que David le précède.

Le recours aux veaux n'est pas décrit comme une demande d'autorisation d'idolâtrie pure et simple. Il est relié au symbolisme du Veau d'or initial et à la figure de Yossef, dont l'emblème est le taureau. Yossef est celui qui a fait descendre *Yisra'el* en Égypte, et cette descente doit être comprise comme le début même de la sortie d'Égypte. Il ne faut pas voir l'Égypte comme un simple accident malheureux ensuite réparé. Le but était de mettre le *clal Isra'el* dans un état de totale impuissance, afin qu'HaShem le prenne entièrement en charge et fonde ainsi la confiance, comme un enfant porté par sa mère. Dès lors, Yossef a bien, en un sens profond, « fait sortir d'Égypte » ; le symbole bovin n'est donc pas arbitraire.

Mais précisément, on ne peut pas honorer un intermédiaire de ce type sans dériver vers l'idolâtrie. Yerov'am a muré les accès. Et *Tou be-Av* est le jour où ce mur a été détruit. Le plus frappant est que celui qui l'a détruit ne l'a pas fait par piété : il pensait que son peuple était déjà si corrompu qu'on pouvait enlever le mur ; ceux qui n'iraient pas à Yeroushalayim ne seraient plus *anoussim*, contraints, mais *mezidim*, volontaires. Malgré cela, les *'Hakhamim* ont retenu le côté positif : une possibilité réelle de remonter à Yeroushalayim avait été rouverte.

La cinquième raison est liée aux *Harouguei Beitar*. Après la révolte de Bar Kokhba, les Romains avaient interdit l'enterrement des morts. Il y eut le *nes* que les corps ne se décomposèrent pas, puis l'autorisation fut donnée de les enterrer à un certain *Tou be-Av*. C'est à cette occasion qu'a été instaurée la *berakhah* de *Ha-Tov ve-ha-Metiv*, y compris comme quatrième *berakhah* du *Birkat ha-Mazon*.

La sixième raison concerne le bois du *Mizbe'a'h*. On cessait de couper le bois à partir de *Tou be-Av*, car le soleil n'était plus assez fort pour le sécher parfaitement. Ce jour devenait donc celui où l'on « rangeait les haches ». Là encore, il faut comprendre pourquoi cela peut faire de *Tou be-Av* un grand jour de fête.

Le modèle de Yom Kippour : un « en plus » donné après la faute

Pour chercher le fil conducteur entre ces raisons, il faut repartir de *Yom Kippour*. Les secondes *Lou'hoth* ne sont pas simplement un remplacement des premières. Elles donnent quelque chose qui n'existait pas auparavant : la possibilité du *'hidoush*. Avec les premières *Lou'hoth*, tout était donné, avec les sources des *mitsvoth*, mais il n'y avait pas la même place pour que l'homme développe, par les règles d'herméneutique, la *Torah she-be-'al peh*. Les secondes *Lou'hoth* sont moins riches, en un sens, dans ce qui est explicitement écrit, mais elles donnent à l'homme une puissance supplémentaire.

De même pour le Nom divin. Dans les *Shelosh-'Esreh Middoth*, on dit deux fois : « *HaShem, HaShem, Kel Ra'houn ve-'Hanoun* ». Le premier Nom correspond à l'avant-faute : l'existence est donnée à condition de rester dans la règle. Si la règle est transgressée, la destruction menace. Le second Nom est le Nom d'après la faute : il donne de continuer à vivre malgré la faute. Ce n'est pas seulement un retour à l'état initial ; c'est un surplus de vie accordé là où, sans cela, il n'y aurait plus de place.

Même la prière reçoit alors un statut nouveau. Prier après la faute pourrait sembler une impudence : comment se tenir devant HaShem et demander, alors même qu'on a transgressé ? Or c'est précisément cela qui est donné à Yom Kippour : une prière efficace après la faute, celle des *Shelosh-'Esreh Middoth*. Toute la structure de l'office de *Yom Kippour* tourne autour de cette répétition incessante. Il ne s'agit pas d'un simple appendice liturgique, mais du cœur du jour.

Ainsi, *Yom Kippour* n'est pas seulement le jour où l'on retrouve ce qu'on a perdu ; c'est le jour où l'on reçoit « plus » qu'avant : des secondes *Lou'hoth* ouvrant au *'hidoush*, un second rapport au Nom divin, une prière possible et efficace même après la faute. Le jour est grand parce qu'il ajoute.

Le fil conducteur de Tou Be-Av : le « en plus » dans l'histoire, dans le récit et dans la nature

Sur ce modèle, les raisons de *Tou be-Av* prennent une unité. Les deux premières sont clairement des élargissements : plus de possibilités de mariage, sortie d'une endogamie imposée, ouverture de liens qui étaient bloqués.

La fin du décret sur la génération du désert relève elle aussi de ce schéma, mais d'une manière plus profonde. Il ne s'agit pas seulement de dire qu'un malheur cesse. Si la génération sortie d'Égypte était entrée en terre, ce sont ceux qui avaient vécu la sortie qui auraient raconté, au soir du séder, ce qui leur était arrivé, comme d'anciens combattants racontant leur guerre. Or, quand cette génération disparaît, ceux qui racontent ne racontent plus ce qu'ils ont eux-mêmes vécu comme adultes ; ils racontent ce qui est arrivé à leurs pères. Le *clal Israël* devient alors le peuple du récit.

C'est ici un point fondamental : le but n'est pas d'abord l'événement en tant que tel, puis ensuite son récit. Le texte biblique dit que toutes les actions d'Égypte ont été faites afin qu'elles soient racontées. L'essentiel n'est pas simplement le *ma'asseh*, mais le *le-saper*, le fait de raconter. De même que la descente en Égypte elle-même doit être comprise comme le début de la sortie d'Égypte, de même l'événement est ordonné au récit. Cette disparition de la génération du désert produit donc un « en plus » décisif : elle fonde *Yisra'el* comme peuple dont l'identité se construit dans la transmission racontée, non dans la simple mémoire immédiate des témoins.

La destruction du mur placé par Yerov'am contient elle aussi un « en plus ». Quand tout le monde monte à Yeroushalayim, on suit le mouvement général. Mais ceux qui y montent après la destruction du mur, dans un environnement hostile, à contre-courant, malgré le roi et l'establishment, ont une démarche d'une autre qualité. Même si beaucoup ne montent pas, il suffit qu'une possibilité soit ouverte et qu'un petit nombre s'en saisisse pour que le jour devienne grand.

Les *Harougei Beitar* apportent également un supplément : non seulement les morts ont pu être enterrés, mais une *berakhah* nouvelle a été gagnée pour *Yisra'el*, celle de *Ha-Tov ve-ha-Metiv*.

Reste le cas du bois du *Mizbe'a'h*. Ici, le « en plus » est double. D'abord, le travail matériel est achevé : on dispose désormais de tout le bois nécessaire, et l'on peut se consacrer sereinement au service lui-même, aux *qorbanoth*. On n'agit plus dans l'urgence du besoin immédiat ; il y a une sorte de marge, de préparation accomplie, qui donne une autre qualité au service.

Mais surtout, ce dernier cas apprend à regarder quelque chose de très simple : c'est la nature elle-même qui donne cet « en plus ». On n'a rien fait d'extraordinaire ; c'est le soleil, la saison, le rythme du monde qui font qu'à un moment le travail de coupe s'arrête. S'il n'y avait pas cette variation naturelle, on ne verrait pas cela. Il faut donc apprendre à percevoir que le monde tel qu'il est construit fournit lui aussi un surplus, une aide, une possibilité favorable. *Tou be-Av* apprend à voir ce que la nature donne comme « en plus ».

Au bout du compte, le rapprochement entre *Yom Kippour* et *Tou be-Av* devient plus intelligible. Dans les deux cas, il ne s'agit pas seulement de réparation ou de retour à l'état antérieur. Dans les deux cas apparaît quelque chose de plus que ce qui avait été perdu ou empêché : plus de place pour l'homme dans la Torah, plus de vie après la faute, plus de prière, plus de possibilités de mariage, plus de mérite dans le retour à Yeroushalayim, plus de profondeur dans l'identité du peuple comme peuple du récit, plus de *berakhah*, plus de sérénité pour le service, plus de capacité à lire dans l'histoire et dans la nature les ouvertures qui sont données. C'est ce « en plus » qui donne à *Tou be-Av* sa grandeur singulière.